

Rapports de Lénine avec la science et l'art

A. Lounatcharsky

Source: Anatole Lounatcharski, Silhouettes. Paris-Moscou, Les Éditeurs Français Réunis-Éditions du Progrès, 1980, pp. 401-418. Publié pour la première fois dans la revue Narodnoïé Prosvéchtchénié, n°1, 1926.

En voulant parler ou écrire sur un sujet traité par Lénine, il faut reconnaître que toute tentative d'exprimer sa pensée avec des mots qui vous soient propres n'aboutit pas au but recherché. Comme publiciste, comme écrivain, Lénine s'exprimait avec une extrême concision, avec des formules si précises et si denses que l'on se refuse à les répéter par d'autres mots. Aussi, je considère qu'il est juste que cet exposé soit presque totalement composé de citations. Je m'efforcerai seulement de relier ces citations entre elles, de les commenter et d'en tirer quelques conclusions qui, peut-être, ne sautent pas immédiatement aux yeux. Laissons donc Lénine parler de la science et de l'art.

À ce sujet, je dois faire remarquer que l'attention de Lénine, dans le domaine des problèmes culturels, se concentrait surtout sur le travail culturel parmi les masses. C'est pourquoi il parlait beaucoup de l'instruction publique, en tant que telle. Comme ce sujet est aussi lié aux questions de science et d'art, en particulier avec la première, il faut également que j'aborde ce domaine, mais je citerai spécialement les pages où Lénine parle directement de la science.

Lénine a beaucoup moins parlé de l'art que de la science. Les expressions et les phrases par lesquelles il a éclairé la question de l'importance culturelle de l'art, sont pour ainsi dire des déterminantes, dont il n'est pas difficile d'extraire l'enseignement général de Vladimir Ilitch sur la place de l'art dans la vie de la société, particulièrement en Russie.

Lénine considérait que la culture au sens le plus large est doublement liée à la révolution communiste. En premier lieu, elle en est la condition naturelle et préalable, non pas dans le temps, mais dans sa structure générale. En second lieu, elle est en elle-même l'objectif de la révolution communiste.

Dans son discours au VIII^e Congrès [*mars 1919*], Lénine montra avec un brio particulier que la révolution communiste a lieu en Russie, dans une conjoncture quelque peu paradoxale. [Boukharine](#), qui critiquait le projet de programme, indiqua quelques contradictions internes de notre révolution, découlant du fait qu'elle se développe dans le cadre d'une nation particulièrement arriérée économiquement. Lénine, avec une grande force de persuasion, prouva qu'il n'y avait en cela rien de sociologiquement inattendu, rien d'in vraisemblable, ni rien qui condamnait notre révolution à la fragilité ; rien ne nous porte à penser que la chaîne de nations se suivant les unes aux autres, selon le degré de leur développement et de leur maturité capitaliste, entreront précisément dans cet ordre dans l'avenir communiste : c'est là que peuvent se produire d'importants à-coups, une nation peut en dépasser une autre, parce que, non seulement le degré de développement du capitalisme dans telle ou telle nation définit son degré général d'aptitude à la révolution, mais aussi toute une série d'autres circonstances, de conditions complexes et de causes.

Mais, immédiatement après cela, Lénine constatait qu'il va de soi qu'un tel retard dans le développement du capitalisme, supposant évidemment aussi un retard culturel, est un frein considérable pour la construction du communisme. Il affirmait souvent que, pour nous, il a été plus facile de faire la révolution politique mais il sera plus difficile de construire le communisme qu'en Occident. La difficulté de l'édification du communisme réside dans notre retard économique et culturel. Jamais Vladimir Ilitch ne séparait ces deux phénomènes, parce qu'un progrès immédiat de l'économie ne peut être obtenu sans culture et que le chemin le plus pratique pour le développement de l'économie est, chez nous, en Russie, l'élévation de notre culture.

Avant tout, je citerai le discours bien connu de Lénine au IIe Congrès des services d'Éducation politique de Russie où, avec un relief particulier, il indique la place de la culture et de l'instruction dans l'ensemble de nos problèmes, dans le développement de notre pays, et, pour cette raison même, dans le développement de la base nécessaire à la transformation communiste. Voici ce qu'a dit Vladimir Ilitch :

« Concernant... l'analphabétisme, je peux dire que, aussi longtemps qu'un phénomène comme celui-là existe dans notre pays, il est trop difficile de parler d'instruction politique... Un illettré est en dehors de la politique, il faut d'abord lui apprendre l'alphabet.

« Une œuvre culturelle ne peut pas être menée à bien aussi rapidement que les tâches politiques et militaires. Il faut comprendre que les conditions du mouvement en avant ne sont plus les mêmes. Vaincre politiquement en quelques semaines est possible, à une époque d'accentuation de la crise. Vaincre dans une guerre est possible en quelques mois, mais vaincre sur le terrain culturel est impossible dans ce délai : étant donné la nature même de la chose, il faut un délai plus long, et on doit s'adapter à ce délai plus long, en mesurant ses forces, en faisant preuve du maximum d'opiniâtreté, de persévérance et de méthode. Sans ces qualités, il n'est même pas possible d'aborder l'éducation politique. Et les résultats de l'éducation politique ne peuvent se mesurer que par l'amélioration de l'économie. »¹

J'ai déjà dit que les tâches de l'instruction élémentaire intéressaient particulièrement Lénine, et nous rencontrons là une idée fondamentale : nous avons pris le pouvoir, mais le programme colossal d'édification du communisme est impossible à réaliser sans l'éducation politique des masses. Or cette éducation politique exige un certain niveau de culture. Dès le début, il faut liquider l'analphabétisme, et c'est donc là un problème de toute première importance. Mais cela ne signifie pas que Lénine ait oublié, fût-ce un seul instant, le lien naturel qui existe entre tous les éléments de la culture entre l'instruction primaire et la culture de niveau plus élevé.

Dans le programme du parti, la phrase suivante, pleine d'originalité, fut introduite par Vladimir Ilitch :

« Le pouvoir soviétique a déjà pris toute une série de mesures, conduisant au développement des sciences et à leur rapprochement avec la production : la création de tout un réseau de nouveaux instituts de sciences appliquées, de laboratoires, de stations d'essai, d'industries expérimentales pour le contrôle de nouvelles méthodes techniques, pour les perfectionnements et les inventions, l'inventaire et l'organisation de tous les moyens et des forces scientifiques, etc. Le Parti communiste de Russie, en soutenant toutes ces mesures, déploie ses efforts pour développer le travail scientifique et créer les conditions qui lui sont les plus favorables en rapport avec l'accroissement des forces productrices de la nation... »

Lénine n'aimait guère ce genre d'affirmation, d'autant plus que nous avons peu réalisé dans ce domaine, et encore moins lors du VIIIe Congrès du parti. Cette énumération peut donc paraître exagérée par rapport à ce qui avait été fait, de solidement fait. Mais il était extrêmement

¹ V. LENINE : *Œuvres*, t. 33, pp. 72-73. (N. R.)

caractéristique que cette idée-là soit incluse dans le programme, sous une forme extrêmement concrète : voici toute une série de mesures que nous avons mises en application et que nous nous engageons à poursuivre. Pourquoi ? Pour que notre économie puisse s'élever au niveau nécessaire, et que nos plans communistes ne soient pas des éclaboussures historiques, mais acquièrent une base suffisante, pour se réaliser conformément aux objectifs : en bas, l'instruction élémentaire, en haut, la science.

Lénine, dit autre part : sans les techniques les plus nouvelles, sans les dernières découvertes scientifiques, nous ne construirons pas le communisme.

Ainsi, l'édification même du communisme, la réalisation même de notre objectif sont-elles liées aux techniques les plus nouvelles. En même temps, avant de pouvoir parler sérieusement de la réalisation du communisme, nous devons moderniser nos techniques, les porter à la perfection qu'exige notre construction. Plus encore : sans nouvelles découvertes, nous ne bâtirons pas le communisme.

Il semblait à Lénine que nous avons le temps et la nécessité de développer les techniques pour faciliter le passage au communisme.

Dans de telles conditions, il est clair que les sciences appliquées, et toutes les sciences en général, apparaissent inévitablement comme des éléments extrêmement importants pour l'édification du socialisme, avec leurs méthodes les plus abstraites, leurs façons d'approcher les problèmes, leurs disciplines et leurs idées. En dehors d'une ambiance scientifique des plus rigoureuses, en dehors de la profondeur de la vie scientifique, aucune découverte scientifique n'est concevable comme quelque chose de systématique, et non fortuit ou intuitif, dû à tel ou tel génie.

J'ai déjà noté que Lénine, lorsqu'il parlait des sciences, soulignait toujours avec précision les problèmes de leurs applications pratiques. C'est vers quoi toutes les pensées de Vladimir Ilitch convergeaient le plus souvent, vers le progrès de l'économie. Il savait que le passage au communisme exige le plus grand développement technique.

Chez nous, ce n'est pas le cas. Mais nous possédons une autre base pour l'édification du communisme. Il existe la combinaison particulière d'une révolution paysanne prête à exploser, et une forte pression de la classe ouvrière. Chez nous, le niveau général de l'économie est bas et nous nous trouvons en présence de certaines contradictions, comme la croissance extrêmement rapide de l'industrie urbaine de certaines régions et l'extraordinaire retard de la paysannerie. Cela a permis d'établir l'hégémonie du prolétariat et d'introduire une révolution purement paysanne dans le courant de la révolution communiste. Mais tout cela ne sert pas de base normale pour une véritable édification du communisme. D'où le problème de la culture. En premier lieu, il nous faut l'instruction, et tout ce qui en découle ; en second lieu, la science, les techniques les plus nouvelles, les inventions. En partant de ces deux objectifs, il faut transformer la vie. D'où l'approche réaliste et naturelle des questions culturelles chez Lénine.

Déjà en 1923, peu avant sa mort, il écrivait :

« Pour rénover notre appareil d'État, nous devons à tout prix nous assigner la tâche que voici : premièrement, nous instruire ; deuxièmement, nous instruire encore ; troisièmement, nous instruire toujours. Ensuite, avoir soin que le savoir ne reste pas chez nous lettre morte ou une phrase à la mode (ce qui, avouons-le, nous arrive bien souvent) ; que le savoir pénètre vraiment dans l'esprit, devienne partie intégrante de notre vie, pleinement et effectivement. »²

Lénine pose-t-il ce problème pour inculquer dans les esprits des connaissances raffinées, pour multiplier les girouettes sur notre édifice, pour que nous puissions nous vanter de telle ou telle réalisation scientifique, peut-être des plus subtiles ? Ce snobisme, cette vantardise aristocratique d'une

2 V. LÉNINE : *Œuvres*, t. 33, p. 503. (N. R.)

pensée raffinée, n'avaient aucune signification pour lui. Nous n'avons pas besoin d'une science morte ou d'idées à la mode. Il ne faut s'occuper que de sciences qui entreront réellement dans la vie, en tant qu'éléments de base.

Cette idée n'est pas aussi simple qu'il semble au premier abord. Elle peut constituer un excellent thème pour une grande œuvre, si l'on se pose la question suivante : que convient-il de faire afin que la science se transforme, entièrement et le plus rapidement possible, en un élément constitutif de la vie ? Par l'économie, par l'hygiène, ou par toute une série d'autres voies ? C'est un thème des plus étendus et des plus intéressants, si on veut l'examiner du point de vue concret de nos conditions de vie. Jusqu'à présent, personne n'a encore, à ma connaissance, abordé ce thème (...).

Si je ne citais pas Lénine à propos d'une question de si grande importance, il faudrait m'excuser auprès du lecteur d'être obligé de citer de nombreux extraits du génial [discours de Vladimir Ilitch au IIIe Congrès de l'Union de la Jeunesse communiste de Russie](#). Mais ces paroles, si sages, si pleines d'enseignements n'ont pas encore totalement pénétré dans la vie, et il ne faut pas se lasser de les répéter.

... À la question de savoir ce qu'il faut apprendre et comment, Lénine répond : « *Apprendre le communisme* ». Mais cette réponse : « *apprendre le communisme* » est trop générale. Ici, nous sommes menacés de toutes sortes de dangers. »

Quand un communiste, jeune ou vieux, dit : Je veux apprendre le communisme, c'est là une tâche éminemment respectable. Mais Lénine considère que toute une série de dangers menacent ce communiste. Et il s'efforce de l'en préserver de la manière suivante :

« Il est naturel qu'à première vue vienne à l'esprit l'idée qu'apprendre le communisme, c'est assimiler la somme de connaissances qui sont exposées dans les manuels, brochures et ouvrages communistes. Mais cette définition serait par trop grossière et insuffisante. Si l'étude du communisme consistait seulement à assimiler le contenu des ouvrages, livres et brochures communistes, nous aurions alors vite fait de former des glossateurs communistes ou des fanfarons, ce qui nous porterait dommage et préjudice car, après avoir appris et lu le contenu des livres ou des brochures communistes, ces gens-là seraient incapables de lier toutes ces connaissances les unes aux autres et d'agir comme le veut réellement le communisme.

L'un des plus grands maux et des plus grands fléaux que nous ait légués l'ancienne société capitaliste, c'est la rupture totale entre le livre et la pratique de la vie : en effet, nous avons des livres où tout était décrit sous le plus beau jour, mais qui, dans la majorité des cas, n'étaient que mensonge hypocrite et écœurant qui nous donnait une image faussée de la société capitaliste. C'est pourquoi il serait au plus haut point erroné de se borner à la seule assimilation livresque de ce qui est dit dans les ouvrages sur le communisme... Sans ce travail, sans la lutte, la connaissance livresque du communisme puisée dans les brochures et ouvrages communistes ne vaut absolument rien... »³

Le premier avertissement vise donc les esprits scolastiques : le communisme doit s'apprendre dans la vie, dans le travail, dans le combat. Le livre n'est pas le moyen de parvenir à la connaissance du communisme. Il n'est qu'un moyen, important d'ailleurs, mais secondaire en comparaison avec les enseignements de la vie...

Il poursuit :

« Il serait encore plus dangereux de n'assimiler que les mots d'ordre communistes. Si nous n'avions pas compris à temps ce danger et si nous n'avions pas orienté tout notre travail de manière à l'écartier, l'existence d'un demi-million ou d'un million de jeunes gens et de jeunes filles

3 V. LENINE ; Œuvres, t. 31, pp. 293-294. (N. R.)

qui, après une telle étude du communisme, se qualifieraient de communistes, porterait un grand préjudice à la cause du communisme.

Dès lors la question se pose à nous de savoir : comment combiner tout cela pour enseigner le communisme ? Que devons-nous prendre à l'ancienne école, à l'ancienne science ? »

C'est évidemment une question fondamentale.

« L'ancienne école déclarait vouloir former un homme ayant une culture générale complète et enseigner les sciences en général. Nous savons que c'est entièrement faux, car toute la société était basée et reposait sur la division des hommes en classes, en exploités et en opprimés. Il était naturel que toute l'ancienne école, entièrement imprégnée de l'esprit de classe, ne donnât des connaissances qu'aux enfants de la bourgeoisie. Chaque mot était adapté aux intérêts de la bourgeoisie. Dans ces écoles on n'éduquait la jeune génération des ouvriers et des paysans que pour les dresser dans l'intérêt de la bourgeoisie. On les éduquait dans le but de former pour la bourgeoisie des serviteurs utiles, susceptibles de lui rapporter des bénéfices, sans troubler sa quiétude et son oisiveté. C'est pourquoi, rejetant l'ancienne école, nous nous sommes assigné pour tâche de ne lui prendre que ce dont nous avons besoin pour parvenir à une éducation véritablement communiste.

J'aborde ici les reproches, les accusations que l'on entend toujours formuler contre l'ancienne école et qui conduisent fréquemment à des interprétations absolument erronées. On dit que l'ancienne école fut celle de l'étude livresque, du dressage, du piochage. Cela est vrai, mais il faut savoir discerner ce que l'ancienne école avait de mauvais et ce qu'elle avait d'utile pour nous, et il faut savoir en extraire ce qui est indispensable pour le communisme.

L'ancienne école était celle de l'étude livresque, elle obligeait les gens à assimiler une masse de connaissances inutiles, superflues, sans vie, qui encombraient le cerveau et transformaient la jeune génération en bureaucrates bâtis sur le même gabarit. Mais vous commettriez une grave erreur si vous tentiez d'en déduire que l'on peut devenir communiste sans avoir assimilé les richesses accumulées par la connaissance humaine. Il serait faux de croire qu'il suffit d'assimiler les mots d'ordre communistes, les conclusions de la science communiste, sans avoir assimilé cette somme de connaissances dont le communisme lui-même est le produit. Le marxisme est un exemple qui montre comment le communisme est issu de la somme des connaissances humaines.

... Et si vous posiez la question : pourquoi la doctrine de Marx a-t-elle pu conquérir le cœur de millions et de dizaines de millions d'hommes appartenant à la classe la plus révolutionnaire, vous n'obtiendriez qu'une seule réponse : il en a été ainsi parce que Marx s'est appuyé sur les fondations solides des connaissances humaines acquises sous le régime capitaliste... »⁴

Il s'agit là d'une thèse fort importante, à laquelle je voudrais m'arrêter. Nous comprenons presque toujours que nous devons adopter les sciences naturelles et techniques telles que la bourgeoisie nous les a léguées et que, sous cet aspect, nous pouvons presque entièrement accepter leurs conclusions. Mais il en va autrement de la sociologie. Lénine a suffisamment souligné à ce sujet que les sciences sociologiques, beaucoup plus que les autres, ont reflété la tendance à préparer, au bénéfice de la bourgeoisie, l'esprit des jeunes générations de cette classe et de l'autre. De ce fait, on peut évidemment tirer la conclusion suivante : les sciences sociales bourgeoises sont dangereuses et inutiles. Elles sont bien entendu dangereuses et inutiles dans la mesure où l'ancienne école l'est. Mais n'y a-t-il pas aussi quelque chose d'utile ? Comment pourrait-il en être autrement ? Le marxisme s'est développé à partir d'elles. Le marxisme est devenu la doctrine de millions de travailleurs ; cependant, il s'est développé à partir des sciences sociales bourgeoises. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. C'est en s'appuyant sur la base solide des connaissances humaines acquises pendant l'ère capitaliste, ayant appris les lois

4 V. LENINE : *Œuvres*, t. 31, pp. 294-296. (N. R.)

du développement de la société humaine, que le marxisme a pu devenir la doctrine de millions de travailleurs.

Mais peut-être faut-il différencier ce qui existait avant Marx et après lui ? Marx a construit son système sociologique à partir des semi-fabriqués de la science bourgeoise ; il y a pris les seuls éléments qui pouvaient être sains et progressistes. Mais si quelqu'un venait à dire que l'édifice sociologique de Marx est achevé, il provoquerait des protestations de la part de tout communiste. Toute une série de problèmes ne sont pas encore résolus. Il y a encore un énorme travail à faire pour compléter l'édifice marxiste, non pas dans le sens d'une révision de ses principes, mais afin de s'en servir pour examiner une énorme quantité de matériaux nouveaux. Où pourrions-nous aujourd'hui avancer avec nos problèmes relatifs à l'Ouest et à l'Est, si nous n'étudions pas les nouvelles phases du développement du capitalisme et ce qui se passe à l'Est ? La grandeur théorique de Lénine est précisément d'avoir pris en considération les nouvelles phases du développement du capitalisme et les conditions inédites de sa transformation.

Il suffit de nous poser ce problème pour voir l'énorme travail qui doit être encore effectué. Si, par la suite, nous construisions le marxisme uniquement sur la base des recherches des savants marxistes, si nous nous sentions enclins à refuser tous les travaux sociologiques, statistiques, ethnographiques, économiques, géographiques, historiques, etc., que la science bourgeoise a pu faire en Russie et au-delà, nous nous priverions certainement d'éléments les plus indispensables à notre édification culturelle (...).

« Tout ce que la société humaine avait créé, il (Marx) l'a repensé dans un esprit critique, sans rien laisser dans l'ombre. Tout ce que la pensée humaine a créé, il l'a repensé, il l'a passé au crible de la critique et vérifié sur le mouvement ouvrier ; et il a formulé ensuite des conclusions que les hommes, enfermés dans les limites étroites du cadre bourgeois ou enchaînés par les préjugés bourgeois, ne pouvaient tirer.

*Il faut y songer quand, par exemple, nous parlons de la culture prolétarienne. Nous ne saurions résoudre ce problème si nous ne comprenons pas bien que c'est seulement la parfaite connaissance de la culture créée au cours du développement de l'humanité et sa transformation qui permettront de créer une culture prolétarienne. La culture prolétarienne ne surgit pas on ne sait d'où, elle n'est pas l'invention d'hommes qui se disent spécialistes en la matière. Pure sottise que tout cela. La culture prolétarienne doit être le développement logique de la somme de connaissances que l'humanité a accumulées, sous le joug de la société capitaliste, de la société des propriétaires fonciers et des bureaucrates. »*⁵

Ainsi, la science capitaliste et la culture seigneuriale qui portent l'empreinte de la bureaucratie, sont-elles les racines de la culture prolétarienne. Il n'en est pas d'autres, et c'est à partir de ces racines que doit se développer toute la plante. Maintenant, la culture prend un nouveau caractère, elle passe par des greffes, par des bourgeons, grâce auxquels tout son caractère se transforme. Mais elle se nourrit de ces mêmes racines, et si, comptant sur ce bourgeon, vous coupez la plante sous lui, vous la priveriez de ses racines, et en dehors de fleurs fanées et desséchées vous n'obtiendrez absolument rien.

Voilà une vérité extrêmement importante que nous devons savoir et ne pas oublier.

... J'ajouterai une courte citation, extraite de l'article « *Succès et difficultés du pouvoir des Soviets* », qui me permettra de passer des vues de Lénine sur la science à celles concernant l'art.

*« Il faut prendre toute la culture laissée par le capitalisme et bâtir avec elle le socialisme. Il faut prendre toute la science, la technique, toutes les connaissances, tout l'art. »*⁶

5 V. LÉNINE : *Œuvres*, t. 33, pp. 72, 73. (N. R.)

6 V. LÉNINE : *Œuvres*, t. 29, p. 69. (N. R.)

Outre que Lénine se rendait compte de l'énorme rôle de l'éducation et de la science dans la société et dans notre édification du communisme, outre qu'il envisageait cela sans illusions, en sachant que nous avions affaire à une science et à un art bourgeois, bureaucratique et seigneurial, outre qu'il comprenait parfaitement qu'à partir de ces éléments, à partir de leurs plus brillants aspects, comme à partir de leurs scories les plus inutiles, il s'agissait de construire notre nouvelle culture après avoir tout soumis à notre critique, il faut dire que Lénine était lui-même un très grand savant.

... Lénine se révélait dans ses œuvres comme un savant dans la pleine acception de ce mot. Un ouvrage tel que *Le développement du capitalisme en Russie* est sans aucun doute l'œuvre d'un savant au meilleur sens du terme. Le grand ouvrage philosophique de Lénine ⁷ est aussi l'œuvre d'un savant, tout en étant à la portée du peuple, comme il s'efforça toujours d'écrire, et comme toujours il écrivit. Mais Lénine se révélait aussi comme un savant dans toute sa tactique communiste. À la base de cette tactique se trouve une grande tension de pensée, étudiant les divers aspects de tous les faits qui composent notre tissu social actuel. Il fallait un énorme travail scientifique pour parvenir à des conclusions sur la réalité impérialiste, sur la politique colonialiste et les questions nationales et, à partir de là, sur l'essence des rapports entre les tendances bolchéviques et menchéviques à l'intérieur du mouvement ouvrier, et, d'autre part, sur les masses paysannes, leur situation, leur état d'esprit, leurs aspirations, pour en tirer les brillantes conclusions par lesquelles il compléta et actualisa le marxisme.

Il est difficile de s'imaginer comment cet homme trouvait le temps, même lorsqu'il se trouvait à la tête du gouvernement, de lire une telle quantité de journaux, brochures et notices, de savoir en saisir avec une maîtrise aussi étonnante les chiffres, les données qui étaient si nécessaires pour établir son profond diagnostic des événements. Lénine ne laissait échapper aucun élément d'une réalité multiforme et complexe quand il était essentiel pour l'accélération du mouvement en avant de l'histoire.

En dehors du matériau considérable que Lénine a toujours inséré dans ses conclusions, c'est l'extraordinaire rigueur de ses méthodes qui fait de lui un savant. Il s'agit vraiment d'une application infaillible de la pensée marxiste. Il assimila à un tel point cette méthode rigoureusement scientifique qu'il me semble que la figure même de Lénine comme savant, sa logique, sont la démonstration du caractère éminemment naturel et légitime du marxisme (...).

Etant un savant, aussi bien dans le domaine de l'induction que dans celui de la pensée scientifique dialectique, Lénine avait un énorme respect pour la science, tant pour l'accumulation des matériaux que pour l'élaboration de claires conclusions à partir d'eux (...).

Mon analyse des rapports de Lénine avec la science ne serait pas complète si je ne produisais pas une petite citation qui caractérise l'attitude de Lénine envers la religion. Il considérait que la science authentique, révolutionnaire, s'oppose à la religion. Aussi, respectant la science, il haïssait la religion comme son antipode. Voici ce qu'il écrivait :

« Notre programme est fondé tout entier sur une philosophie scientifique, rigoureusement matérialiste. Pour expliquer notre programme il est donc nécessaire d'expliquer les véritables racines historiques et économiques du brouillard religieux. Notre propagande comprend nécessairement celle de l'athéisme ; et la publication à cette fin d'une littérature scientifique que le régime autocratique et féodal a proscrite et poursuivie sévèrement jusqu'à ce jour doit devenir maintenant une des branches de l'activité de notre parti. »⁸

Dans une lettre relative à la revue *Sous la bannière du marxisme*, Lénine écrivait :

⁷ Il s'agit de *Matérialisme et empiriocriticisme*. (N. R.)

⁸ V. LÉNINE : *Œuvres*, t. 10, p. 83.

« ... Une revue désireuse d'être l'organe du matérialisme militant doit être un organe de combat, en ce sens d'abord qu'elle doit dénoncer et poursuivre inlassablement les actuels « valets diplômés de la prêtraille », qu'ils s'affirment comme représentants de la science officielle ou comme francs-tireurs, qui se prétendent publicistes « démocrates de gauche ou à idées socialistes ».

« Cette revue doit être, en second lieu, l'organe de l'athéisme militant. »⁹

Lénine montre ainsi quels alliés les marxistes-communistes peuvent trouver pour le combat contre l'opium de la religion. Il dit clairement que, dans ce domaine, doit être conclu l'accord le plus durable avec les savants qui s'en tiennent à une approche strictement réaliste du monde.

En ce qui concerne l'art, Lénine nous a malheureusement moins laissé que sur la science. Néanmoins, comme je l'ai mentionné, nous avons aussi à ce sujet des indications fort précises.

Avant tout, dans une des citations susmentionnées, Lénine place l'art sur le même plan que la science et la technique ; il dit que nous ne pourrons bâtir de nouvelle culture sans avoir assimilé toute l'ancienne culture, c'est-à-dire toute la technique, toute la science et tout l'art. Lénine considérait qu'il était indispensable de mentionner dans le programme du parti nos tâches dans le domaine de l'art. Il y est parlé de l'art dit académique, qui est parfois très fortement attaqué chez nous :

«... Il est indispensable d'ouvrir et de rendre accessibles aux travailleurs tous les trésors de l'art, acquis à partir de l'exploitation de leurs efforts et qui se trouvaient jusqu'à présent à la disposition exclusive des exploités. »

Voilà ce que dit l'impitoyable définition marxiste : l'art a surgi grâce à l'exploitation du travail des ouvriers, il était au service des exploités et se trouvait donc adapté dans ce but. Tel était l'art d'avant la révolution, celui des propriétaires fonciers et des capitalistes. Que faut-il en faire ? Il faut en faire le bien du peuple. Cela peut sembler une contradiction, mais ce n'en est pas une. La profondeur de la pensée de Lénine découle ici du fait qu'il prend en considération l'art existant chez nous. Actuellement, nous avons une sorte d'art prolétarien. Peut-être n'a-t-il pas encore dépassé le stade artisanal, peut-être se trouve-t-il dans un processus de croissance, mais nous ne pouvons pas en parler avec netteté lors de l'établissement du programme. À cette époque, nous avons un art de bohème, dit de gauche, qui déclarait de façon catégorique et impétueuse être l'art prolétarien. Lénine considérait que cet art était sans fondement, instable, dénué de valeur propre. Lui-même ne l'aimait pas, ne le sentait pas. Il fallait pourtant tenir compte de cet art, quel qu'il fût. Cet art existait. On restait en présence de dépôts considérables de cet art et d'éminentes institutions qui le pratiquaient. Comment fallait-il agir envers lui ? Le rejeter comme inutile ? Vladimir Ilitch pensait qu'il était utile.

Ainsi, peut-être n'avait-il pas confiance dans ce nouvel art ; il ne connaissait pas encore de spécimens de l'art prolétarien en tant que tel, et il craignait qu'il ne soit le résultat de ces « spécialistes » de l'art prolétarien qu'il mentionne à plusieurs reprises.

Il craignait que cet art ne surgisse « *on ne sait d'où* » comme il s'exprime au sujet de la culture prolétarienne, et il voulait qu'il se développe organiquement à partir de l'art fondamental antérieur. C'est pourquoi, il soulignait dans le programme du parti qu'il fallait que cet art devienne le bien des masses, en supposant, bien entendu, que les masses ne feraient pas, avec cet art, ce qu'en avaient fait les exploités.

Lénine comprenait parfaitement que l'art devait être totalement au service des masses. Dans ses [conversations](#) avec [Clara Zetkin](#), si célèbres et tant de fois citées, il dit que l'art doit servir le peuple, conduire au développement et au progrès des masses.

9 V. LÉNINE : *Œuvres*, t. 33, p. 232.

Est-ce que l'art « *des propriétaires fonciers* », etc., peut le faire ? Il le peut, mais seulement en partie, et il faut le rejeter en partie. Il en va de même avec la science bourgeoise, avec l'école bourgeoise. Partout, Lénine semblait craindre qu'un peu de fiel ne conduise à refuser tout le miel. Sans faire preuve d'incompréhension, de morgue, il faut savoir séparer l'utile du nuisible.

Il est vrai qu'au-delà de l'analyse du matériau déjà prêt, il faut entreprendre un travail d'édification, plus direct et plus important, mais le mot d'ordre de Lénine est toujours valable (...).

Il avait parfaitement conscience du mot d'ordre après la victoire, mais il comprenait aussi que les jours de combat dictaient de tout autres tâches et méthodes. Il savait qu'en chemin nous devions avoir d'autres objectifs, d'autres formes et d'autres principes de conduite, différents de ceux qui seront naturels lors du triomphe du communisme. Un matérialiste dialecticien ne peut imaginer faire autrement. Il savait aussi que l'art nous est nécessaire, comme propagande par images et pour notre délasserment, parce qu'il est parfois difficile de se battre et de travailler, sans éprouver un peu du bonheur pour lequel on lutte, et que l'art peut donner en fin de compte. Il savait que l'art donne des jouissances profondes et élevées, un repos profond et salutaire. Mais il savait aussi qu'à l'heure actuelle c'est moins opportun et moins essentiel qu'un manuel, qu'une carte ou un abécédaire.

Le combat politique, l'édification de l'économie contribuent au bonheur de l'homme ; or le bonheur de l'homme, c'est une parfaite organisation de la vie. C'est l'objet de l'art lui-même qui, tout comme la science, ne doit pas être une mode ou rester lettre morte, mais doit entrer dans la vie, réellement et dans toute la mesure du possible. Actuellement, faire entrer l'art dans la vie est excessivement difficile, on ne peut le faire que partiellement ; c'est la tâche des jours à venir, mais cela ne réfute pas sa signification. Que ceux qui le peuvent, et comme ils le peuvent, y travaillent dès aujourd'hui. C'est ce que pensait Lénine.

Cela n'abaisse nullement l'art. Nous avons un second, un troisième front. Peut-être l'art sera-t-il considéré comme un quatrième front. Mais, dans l'ensemble, Lénine ne pensait pas que ces fronts se succèdent. Il les considérait comme formant une chaîne, où s'entrelacent le travail politique, les activités économiques et culturelles, tout cela constituant un tissu indéchirable. Seulement, peut-être les fils d'or de l'art doivent-ils être reportés à une époque plus éloignée.

Il me semble inutile de résumer ce que j'ai exposé ici. Mon objectif était de présenter ces citations et de les disposer en ordre, de sorte qu'en découle la doctrine cohérente de Lénine sur la science et l'art. Ces citations doivent vous en donner une idée claire et pleine d'enseignements. Savoir la mettre en œuvre, c'est une des tâches les plus considérables pour l'application du léninisme, dont nous parlons si souvent et si utilement. Et de même qu'une dérogation au léninisme, en quelque domaine que ce soit, est grosse de dangers et doit à priori inquiéter, de même il est impossible de s'écarter des directives claires et sans équivoque de Lénine dans le domaine de la culture. Et nous autres, représentants de la culture qui vénérons par-dessus tout la grandeur inoubliable de Vladimir Ilitch, même en nous limitant à cette facette de sa personnalité, à son attitude envers la science et l'art, nous devons nous incliner devant la clarté, le côté pratique de ses vues, devant son extraordinaire vision de l'avenir ; nous ne pouvons avoir d'objectif plus élevé, nous ne pouvons nous considérer dignes d'une mission plus haute que celle d'être en ce domaine les élèves de Lénine, et c'est à cela que doivent tendre notre cœur et notre esprit.

[1925.]